

Petit pas

A cet endroit se trouvait son rocher, sa balancelle. Le randonneur arpentait ce chemin de montagne tous les dimanches pour s'y asseoir. Il remuait alors ses pieds dans le vide. Vertige ! Il siégeait là comme la gargouille sur sa cathédrale admirant son tout petit royaume. Vraiment tout petit. Des hommes, en bas, et des chalets. Ce jour-là, une tache noire se démarqua dans les champs. Traversant le village, elle coupa le toit des maisons. Un virage, puis un autre, trois battements d'ailes et la corneille atterrit sur les pierres à côté du randonneur. Elle se figea. Le vent soufflait un peu, comme souvent à de pareilles hauteurs. L'oiseau l'observa de l'œil gauche, tendit le cou, et tourna la tête pour l'observer aussi du droit. Les corneilles font toujours ça, et là-haut il y en a, des corneilles.

Il avait sorti son sandwich du sac. Donc la corneille s'avavançait à petits sauts. Quelques miettes furent jetées en pâture au volatile, qui les goba. Ainsi le repas est partagé équitablement. Le petit oiseau attendit encore un moment, comme si l'homme pouvait de nouveau procéder au tour de magie : la multiplication des sandwiches. Il l'analysait toujours d'un œil vigilant. « J'ai plus rien... j'aimerais bien hein, mais bon... Au pire passe à la maison, c'est celle-là ». Lorsqu'il tendit le bras, l'oiseau craintif, s'envola du rocher pour planer plus loin. Lui resta encore un peu. Il passa doucement ses doigts dans les fissures de la roche, car il y avait là de minuscules fleurs qu'il trouvait absolument extraordinaires. Si frêles, n'ayant pu prendre racine que dans un petit tas de poussière. Une bourrasque emporta quelques pétales. Alors, notre randonneur se dépendit du rocher pour s'engager sur le chemin. Il rencontra un jeune couple d'anglais auquel il adressa un « good afternoon » maladroit dont il rougit presque aussitôt. Comme on aurait pu se moquer !

Il avait encore trois heures de marche, et plus personne ne semblait monter, sur le chemin sinueux. On croit souvent que marcher seul dans un pierrier pendant trois heures est ennuyeux. Mais lui l'appréciait, ce silence. Si on lui avait demandé ce qu'il pouvait bien y trouver, si on lui avait parlé d'introspection, de méditation ou encore de retour à la nature, il aurait haussé les sourcils et réprimé un rictus sur sa joue droite. « Oui oui ! ça doit être ça ! ».

Ah, les grandes théories, comme on les appelle, par ici ! Si une fois vous vous baladez dans les montagnes, les vraies ! Celles des orages, celles qui accueillent et menacent, qui consolent comme elles désespèrent. Si une fois vous y montez, et que vous rencontrez leurs habitants, ceux du pays profond, au regard méfiant, au cœur généreux, ne leur faites pas de grandes théories. Vous risqueriez de passer pour un sombre idiot.

Le léger fracas des pierres ne vient de nulle part, jusqu'à ce que l'on perçoive les ombres brunes glisser sur la roche d'en face. Les bouquetins. Ils valsent sur les parois dans un duel suspendu. Alors, on trouverait ça bête, mais il se surprit en train de courir dans les gravats. Ne retenant plus l'euphorie dans sa gorge, il riait comme un enfant. Il sentait ses pas se précipiter et ses jambes s'envoler. Ses genoux

et ses chevilles, comme des ressorts, rééquilibraient la course. Et les pierres roulaient. Il manqua de tomber trois fois avant d'arriver au fond du pierrier, mort de rire. Se tenant les côtes, il reprit son souffle et admira quelques instants le ciel trop bleu. Puis, il se leva et reprit la route. Il contourna un grand rocher qui cachait la cabane où il ferait une pause. C'est un joli petit chalet en pierre. Devant, il y a quelques bancs qui donne sur une vue spectaculaire : la plaine coupée par l'autoroute et bien rangée en champs rectangulaires. Les fortes racines boisées des montagnes et plus loin, les vallées à découvrir encore. Les fenêtres sont décorées de fleurs rouges et la porte est en vieux bois. Il entra dans une pièce mal éclairée par une lampe trop faible et quelques petites fenêtres. Mais on y voyait, et ça suffisait. La gardienne était à table, les lunettes sur le nez, le nez sur le journal. C'était une dame d'un certain âge qu'il avait toujours connu dans ce décor. S'arrachant de sa lecture, elle se leva pour l'accueillir avec un grand sourire. Il y eut les questions d'apparat. Celles qu'on dit sans vraiment y penser « Ça va ? » « Tu passes une bonne journée ? ». Puis, pour alimenter une discussion que notre randonneur ne voulait pas abandonner, pour remplir une page qui est encore trop blanche, il demanda si elle ne s'ennuyait pas. La réponse fut que non, qu'elle aimait la tranquillité par ici. Elle voulait rencontrer des gens aussi.

« Et quand ils partent, on sait qu'on ne les reverra peut-être plus.

- C'est triste, dit-il.

- Non... je ne crois pas. Il y a quelque chose de beau, quand on se rend compte que rien ne dure vraiment... ». La gardienne avait ces phrases de gens qui ont étudié, les gens aux grandes théories. C'était souvent vrai, mais trop alambiqué. Cependant, on le lui pardonnait, parce qu'elle était la fille d'un fermier. Le sang paysan, c'est comme le sang bleu, elle vous donne une certaine légitimité dans le village. Et même lorsqu'elle était partie plus loin, il ne lui était pas venu à l'idée de s'en débarrasser.

Une fois, notre randonneur lui avait demandé si ça n'aurait pas été plus facile pour elle là-bas, à la ville, chez les citadins, et dans la haute gamme de ceux qui tiennent le monde, si elle avait caché son sang paysan. « Plus facile, peut-être, à la ville, c'est simple d'effacer ce qu'on a été, tu sais, mais ça aurait été moins vrai, plus hypocrite, hautain, non, vraiment mauvais. »

Ainsi, puisqu'elle n'avait pas voulu tout effacer, la Gardienne était de ces gens qui n'avaient pu se construire que sur des choix d'entre-deux, des nuances furtives, et non sur des certitudes et des prédefinitions évidentes. Ce n'est pas si facile de cacher qui on est, ça marche les premiers temps, derrière des sourires et des courbettes, mais pour finir, ça s'effrite, ça craquelle comme la vieille peinture, et dedans, ça pourrit. On ne peut jamais échapper à nos origines, elles-mêmes ne peuvent nous quitter. C'est un point d'ancrage.

Il repartit vite. Il lança son sac sur l'épaule, « À la prochaine ! ». Et il s'engagea de bon pas sur le chemin de terre. Le soleil froid du matin avait laissé place à la chaleureuse lumière de l'après-midi. La montagne

était silencieuse, comme à son habitude, plaçant discrètement un index sur sa bouche. Ce jour-là, elle marquait sans hésitation la limite avec le ciel. Triste divorce. Le chemin serpentait devant lui. Apparaissant et disparaissant à sa guise, comme un guide consciencieux, il présentait la suite du voyage, laissait les empreintes sur la terre. Parfois, notre marcheur apercevait du coin de l'œil un froissement dans les herbes folles qui remplaçaient petit à petit les pierres empilées. Il se retournait, plissait les yeux, et attendait. Mais souvent, rien de plus n'apparaissait. Il était alors seul dans la grande montagne muette, dans le bourdonnement sourd et irréal de la roche.

Seul pour penser aux choses simples et aux évidences. Voir des pas sur la poussière, sentir sa terre sous ses pieds. La montagne, l'orgueil de sa naissance. Chez lui. Bientôt, il arriverait dans sa ferme. Il enfilerait ses bottes en caoutchouc pour commencer la traite. Il donnerait le foin et nettoierait le fumier. Et, la nuit, tombée depuis longtemps, le laisserait entrer dans la petite cuisine pour retrouver les discussions anodines du dimanche soir et l'odeur du lait que l'on brasse dans la chaudière. Un quotidien qu'il retrouverait bientôt. Ces soirées habituelles s'opposant au frisson du cœur, quand gravit les sentiers montagnards. Il organisait tout ça dans sa tête pour que rien ne dépasse trop. Et il descendait lentement.

Il s'engagea alors sur le Pas. Le Pas est un chemin plus ou moins dangereux, un passage escarpé qui porte un nom, car il est lui-même une étape. Pour tout dire, le Pas devient dangereux quand on arrête de le craindre. Comme les Dieux, comme le feu. Notre randonneur, vous l'aurez deviné, ne le craignait plus, le Pas. De plus, il fallait aller traire. Élémentaire. Et ce n'était ni la faute de la lumière, ni de la fatigue, encore moins d'un quelconque caillou qui aurait roulé. Ce n'était pas l'inattention, non. C'était comme ça. Simplement. Peut-être était-ce ces yeux concentrés mais pas craintifs ; cette tension dans son ventre, ces battements dans sa poitrine et ces ailes sous ses pas précipités, la fourberie des chemins connus et le hasard des choses. Il court sur le sentier par plaisir du danger qu'il maîtrise, drogue du vide qui l'enlace. Mais ce jour-là, il est tombé. Le sol avait disparu. La pente, trop abrupte. Et cet envol qui vous arrache le cœur. La chute. Il regardait le ciel s'éloigner.

« Viens ! Je ne serai déjà plus là... »

La suite, je ne la sais pas, il est tombé. Et sur cette montagne, on aimerait dire simplement : il est mort. Mais que dire des hôtes de la gardienne ? des Anglais de tout à l'heure ?

En vérité, ça grouille. Ça se rencontre et ça repart, le monde défile. Regardez les nuages, pour oublier que vous êtes un parmi tous. Alors qui saura qu'il est mort, eux qui ont emprunté ses traces ?

Dans un croisement, une ombre passe.